

PAUL OHL

# LOUIS CYR

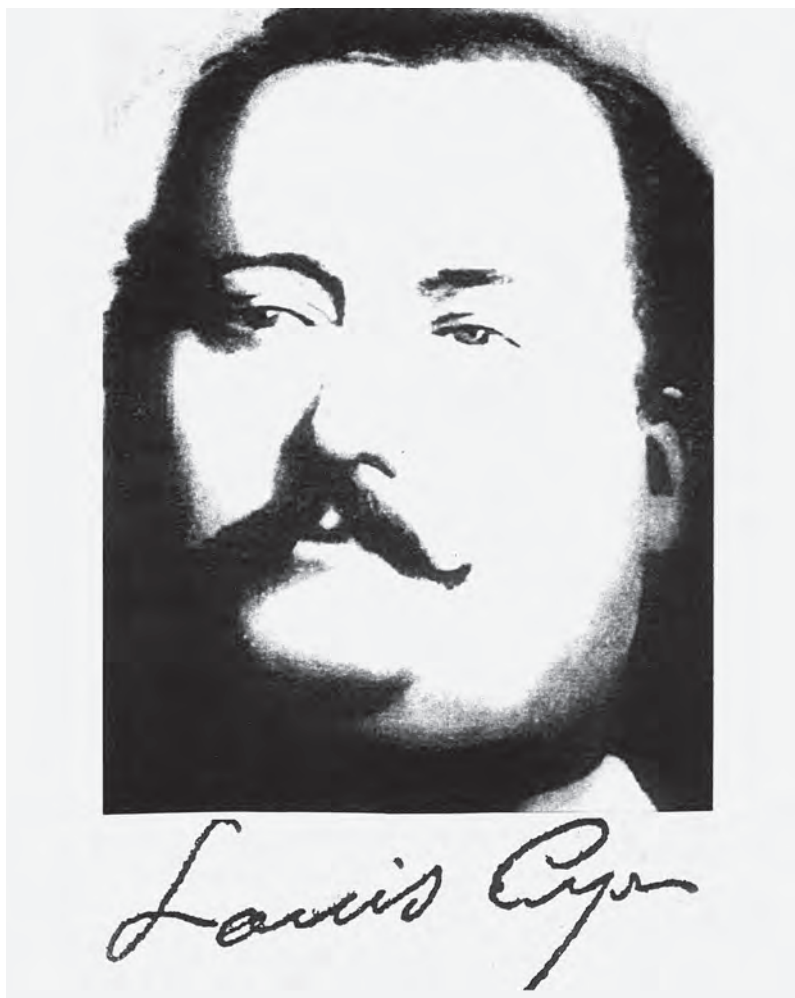


**LOUIS  
CYR**

« Il n'y a ni Est, ni Ouest, ni frontière  
ni race, ni naissance, quand deux  
hommes forts s'affrontent quoiqu'ils  
viennent des deux bouts de la Terre. »

RUDYARD KIPLING

## Louis Cyr vu par lui-même



«Je veux qu'il soit compris que les médailles et les ceintures m'importent moins que le titre de champion des hommes forts du monde.»

LIVERPOOL, 12 NOVEMBRE 1891

Première partie  
**Le prodige**

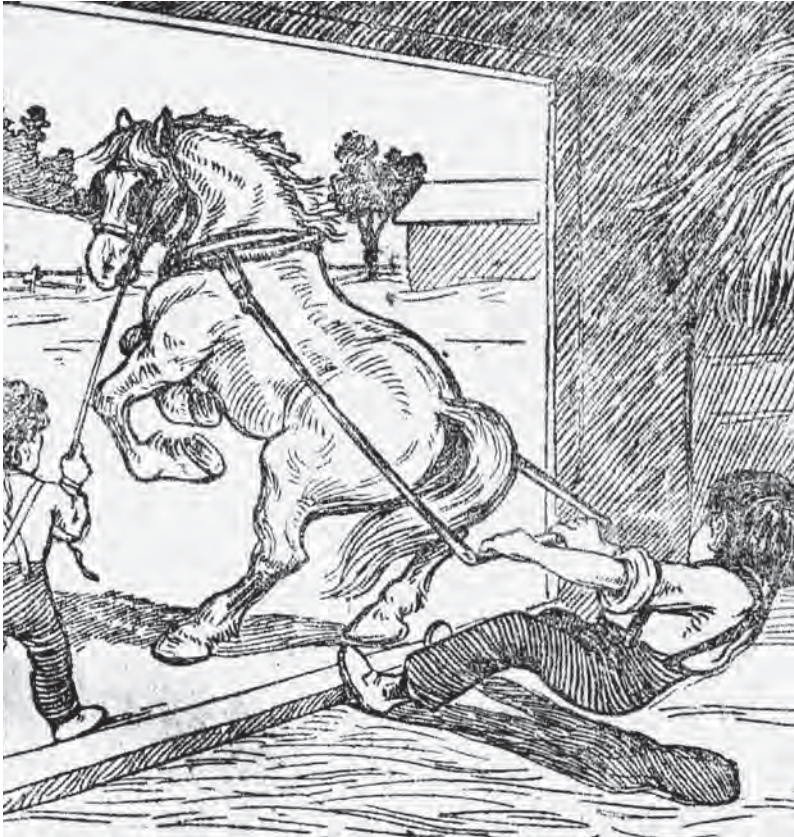


Illustration d'Albéric Bourgeois.

*LA PRESSE*, 1908

## CHAPITRE I

### Des Acadiens errants

Jean Sire, l'ancêtre de Cyprien Noé Cyr, naquit à Saint-Éloi de Dunkerque, en Flandre française, vers 1655. Cet endroit était situé dans la plaine maritime qui s'étend entre le nord de la France et la Belgique, au bord de la mer du Nord. Difficile de dire pourquoi Jean Sire quitta sa Flandre natale en même temps que quelques pêcheurs, marchands, soldats et artisans du Perche, du Poitou, de la Bourgogne, pour venir tenter la périlleuse aventure de l'Acadie, décrite par certains comme « un pays intempéré à cause de la mer glaciale qui l'environne ».

On peut risquer deux raisons : la terrible crise de subsistance qui s'est produite en France en 1677, alors que des épidémies se sont ajoutées aux ravages de la famine ; en second lieu, le recrutement astucieux des seigneurs français de la Nouvelle-France, parmi lesquels les gouverneurs de l'Acadie. Cette offensive de recrutement fut lancée par Charles de Menou d'Aulnay, lequel, dès les années 1640, envoyait des habitants de ses terres familiales dans le Poitou à sa seigneurie acadienne, ainsi qu'en témoigne le premier recensement de l'Acadie en 1671.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'ancêtre de Cyprien Noé Cyr débarqua en Acadie, cette colonie du bout du monde était déjà au centre du conflit qui opposait la France à l'Angleterre. Marié à Marguerite Raimbault, il eut avec elle plusieurs enfants. L'un d'eux, Louis, deuxième de la lignée, naquit vers 1690. Peu après, l'amiral anglais Phipps saccagea Port-Royal et occupa l'Acadie péninsulaire. Beaucoup de familles fondatrices, dont celle de Jean Sire, se dirigèrent alors vers Les Mines et Beaubassin, les fondations les plus éloignées de cette Acadie constituée de Port-Royal, Cobequit, Grand-Pré et Chipody.

En 1713, le traité d'Utrecht marqua le point de rupture avec une bonne partie des colonies françaises d'Amérique. L'Acadie, pour ce qui en restait, devint officiellement anglaise. La péninsule allait se nommer Nova Scotia et l'île Saint-Jean fut désignée Prince Edward Island.

Le 12 novembre 1753, Paul Sire, petit-fils de Jean Sire, fils de Louis Sire, troisième de la lignée, épousa Marguerite Daigle (on lira aussi Daigre), fille de Joseph Daigle et de Marguerite Gautrot. C'était moins de deux ans avant l'événement tragique qui allait changer l'histoire de l'Amérique.

Le vendredi 5 septembre 1755, tous les habitants mâles de la région, jusqu'aux garçons de dix ans, furent sommés de se rendre à l'église de Grand-Pré pour y entendre une communication du gouverneur.

Cinq jours plus tard, le 10 septembre, on commença à embarquer les hommes qui avaient été, jusque-là, parqués dans l'église. Beaucoup furent débarqués tout le long du littoral américain.

Plusieurs passèrent clandestinement l'isthme de Shediac, au Nouveau-Brunswick, pour se cantonner pendant des semaines, même des mois, dans les vastes forêts. Progressivement, on longea le fleuve Saint-Laurent, s'éparpillant le long des côtes à la recherche d'une communauté d'accueil et d'une nouvelle vie au Bas-Canada.

\*

C'est sur le chemin de l'exil que naquit, le 4 mai 1756, Pierre-Paul Sire, quatrième de la lignée de Jean Sire. Il avait moins de deux ans lorsque sa mère mourut, le 26 février 1758 à Saint-Charles-de-Bellechasse, à l'âge de vingt-cinq ans. Son grand-père Louis, qu'il ne connut pas, était décédé l'année précédente, le 22 juin 1757, et inhumé à Québec. Il est probable qu'entre 1755 et 1757 Louis Sire ait séjourné à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, au sud-ouest de Montmagny, près de la rivière du Sud, une mission fondée en 1727, avant de se retrouver à Québec, deux ans avant la bataille des plaines d'Abraham. Quant à Paul Sire, le père de Pierre-Paul, il s'était établi à Saint-Charles-de-Bellechasse, à l'est de Lévis, sur la rivière Boyer, à même les terres de Charles Couillard de Beaumont, de la seigneurie du même nom. C'est là qu'il épousa en secondes noces, le 5 mai 1758, Marie-Ursule Dubois. Dix enfants naîtront de cette seconde union, entre 1759 et 1772 : deux à Saint-Charles-de-Bellechasse, sept à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud et un à Québec.

Le fils, Pierre-Paul, continua sur son erre pour s'établir, vers l'âge de vingt-cinq ans, à Saint-Grégoire-le-Grand, au cœur de la seigneurie de Bécancour. L'endroit avait été fondé en 1757 par des colons acadiens exilés de Beaubassin, mais n'était toujours pas érigé en paroisse lorsque Pierre-Paul Sire s'y maria, le 28 octobre 1782, avec Françoise Pellerin, fille de Pierre Pellerin et de Marie-Françoise Morin. De cette union naquit, en 1783, Pierre Sire, cinquième descendant de Jean Sire et arrière-grand-père de Cyprien Noé. Ce Pierre Sire, « un colosse » devait se souvenir le jeune Cyprien Noé, passa ses primes années sur une terre de la seigneurie de Bécancour, avant de reprendre la route avec ses parents en direction du Haut-Richelieu, jusqu'à un endroit nommé Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, paroisse catholique fondée en 1768 par des colons de l'Acadie et dont on avait ouvert les registres en 1789. La localité fut nommée La Cadie (ou La Petite-Cadie ou La Nouvelle-Cadie), bientôt orthographiée L'Acadie, en souvenir de leur Acadie natale. En 1791, trois générations de Sire se retrouvaient à L'Acadie : Paul, Pierre-Paul et Pierre. Le premier y fut inhumé le 15 septembre 1798,



le lendemain de l'enterrement de son épouse, Marie-Ursule Dubois. Pierre-Paul Sire fut inhumé à son tour le 15 juin 1809. Ses funérailles furent célébrées dans la toute nouvelle église de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, fleuron de l'architecture religieuse traditionnelle du XVIII<sup>e</sup> siècle, inaugurée le 23 décembre 1801 et enrichie en 1802 des œuvres religieuses du peintre Louis Dulongpré. C'est dans cette même église qu'avait été baptisé un an plus tôt, en 1808, Pierre Sire, sixième de la lignée de Jean Sire, dont le patronyme se changera en « Cyr » par un caprice d'écriture notariale lorsque son père, Pierre Sire, deviendra propriétaire de 58 arpents de bonne terre, en bordure de la Petite-Rivière-de-Montréal.

C'est dans ce patelin du Haut-Richelieu, dont le peuplement et l'architecture furent marqués par le Grand Dérangement acadien de 1755 et le conflit entre les Américains et la colonie britannique du Bas-Canada de 1812, que se cristallisa le destin des descendants de Jean Sire, devenus des Cyr.

## CHAPITRE 2

### Les patriotes de Saint-Cyprien-de-Napierville

Les Pierre Cyr père et fils vivaient au sein d'une communauté d'Acadiens à peine remis du douloureux exil. Ils formaient un ensemble paroissial regroupé autour de la nouvelle église, d'un presbytère qui sera entièrement reconstruit en 1821 et d'un cimetière enclos.

Les Cyr, comme tous les colons cultivateurs de L'Acadie, furent les témoins du conflit de 1812, la frontière américaine de Lacolle étant à quelques kilomètres de là. Lieu stratégique, l'armée britannique avait dressé un camp à la croisée de deux routes : celle reliant Saint-Jean-L'Évangéliste (aujourd'hui Saint-Jean-sur-Richelieu) à La Prairie et celle menant de Chambly à Odelltown. Ce carrefour était au cœur de L'Acadie (Sainte-Marguerite-de-Blairfindie). Les Britanniques y érigèrent des casernes – connues comme les casernes de Blairfindie – dès 1814, des écuries pour une centaine de chevaux, un corps de garde, un puits, des logements pour officiers et soldats et le quartier d'un maréchal des logis. Cantonnement du 119<sup>e</sup> régiment des dragons légers en 1813, les casernes allaient servir jusqu'en 1827 à des soldats irlandais. D'autres ouvrages militaires, dont les blockhaus de Lacolle,

témoins de la bataille du moulin de Lacolle en mars 1814, faisaient également partie du paysage local.

Ce conflit canado-américain allait influencer les habitudes du noyau acadien auquel appartenaient les Cyr puisque, au lendemain des hostilités, de nombreuses familles irlandaises catholiques et écossaises protestantes étaient venues grossir la communauté, non sans la perturber. Les uns et les autres occupaient des terres sur les rives opposées de la Petite-Rivière-de-Montréal, mais chacun défendait âprement sa langue, ses traditions, n'hésitant pas à dénoncer qui au curé, qui aux notables des seigneuries des agissements suspects ou des prétentions qui eussent pu sembler aller à l'encontre des mœurs, des enseignements religieux ou, plus simplement, de la rectitude des apparences.

\*

En ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exploitation des sols était encore l'affaire du régime seigneurial, par conséquent des grands propriétaires terriens.

Dans la partie du Haut-Richelieu où s'étaient établis les Cyr, les terres étaient partagées principalement entre la seigneurie de Léry, dans laquelle se trouvait le territoire de la future paroisse de Saint-Cyprien-de-Napierville, la seigneurie de La Prairie et la baronnie de Longueuil, qui regroupait la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie et les concessions de L'Acadie.

C'est sous le régime de Napier Christie Burton, quatrième seigneur de Léry de 1799 à 1835, que le développement de ce territoire favorisa la création de trois villages seigneuriaux, parmi lesquels celui de Napierville. Pour ce dernier endroit, un acte de donation d'un lot fut signé pour la construction d'une église catholique. Puis il y eut l'obtention de baux pour des moulins à scie et un moulin à farine.

Mais c'est l'affaire des lieux de culte qui allait permettre l'ouverture d'une nouvelle paroisse, en l'occurrence Saint-Cyprien. Pour cela, il fallait que les futurs paroissiens fussent en mesure d'assumer les coûts de construction d'une église et d'un pres-

bytère, de « faire vivre honorablement » un curé par le paiement de la dîme et d'entretenir les chemins, en particulier durant l'hiver. Entre 1817 et 1821, plusieurs requêtes furent adressées à l'évêque de Québec, Mgr Joseph-Octave Plessis, afin qu'il donnât son approbation à la construction d'une église et à l'inauguration d'un cimetière. Le nom de Pierre Cyr père se trouvait sur la liste des requérants de la première demande, datée du 19 juin 1817. L'affaire n'était toujours pas réglée le 8 janvier 1820, jour d'inhumation de son épouse, Marie Gamache. Le jeune Pierre n'était âgé que de douze ans.

Pendant encore trois ans, les Cyr, ainsi que toutes les familles établies des deux côtés de la Petite-Rivière-de-Montréal et près du ruisseau des Noyers, durent franchir jusqu'à 3 lieues pour se rendre à l'église de Sainte-Marguerite-de-Blairfindie. La nouvelle paroisse naîtra le 1<sup>er</sup> janvier 1823 sous l'invocation de saint Cyprien, évêque de Carthage, mort martyr, mais tous les baptêmes, mariages et sépultures continuaient de se faire à Sainte-Marguerite-de-Blairfindie, le temps de construire la chapelle-presbytère de Saint-Cyprien. À coups de contributions volontaires, il faudra encore deux ans et demi avant l'arrivée, le 29 octobre 1825, de Joseph-Édouard Morriset, premier curé de la paroisse de Saint-Cyprien, l'ouverture des registres et la première célébration religieuse.

Les Cyr père et fils s'établirent sur des terres de la deuxième concession, au sud-est de la Petite-Rivière-de-Montréal, parties de lots qu'ils partageaient avec les Grégoire et les Smith, avec, comme voisins immédiats, les Lussier, les Boivin, les Bolduc, les Hébert, les Boutin et les Surprenant.

Dans les chaumières de Saint-Cyprien, vers les années 1830, on racontait les exploits, généralement agrémentés d'une part de légende, de quatre hommes : Jean-Baptiste Grenon, de Baie-Saint-Paul, Charles-Michel de Salaberry, de Beauport, Antoine Voyer, dit le grand Voyer, de Montréal, et Joseph Montferrand, dit le grand Jos, également de Montréal. Leurs exploits avaient valeur de prodiges dans la bouche des conteurs locaux et on faisait de chacun d'eux des prototypes de la force physique, qu'on opposait à l'occupant britannique tels des héros vengeurs.

Jean-Baptiste Grenon était né à Québec en 1724. Arrivé dans la région de Baie-Saint-Paul, il se fit remarquer par sa stature et sa force. Selon les récits du coin, il avait terrassé un ours adulte, traîné à lui seul une charrette en haut d'une côte, bravé un contingent de soldats britanniques et chargé sur l'épaule des arbres de bonne taille.

Charles-Michel de Salaberry avait vu le jour le 4 juillet 1752 à Beauport. Appartenant à l'élite canadienne-française, il se distingua à la bataille de Châteauguay, dont il devint le héros. Il fut élu député de Huntingdon puis, en 1817, membre du Conseil législatif du Bas-Canada. Doté de qualités physiques extraordinaires, il aurait, selon ce qu'on racontait, lors de l'assaut du fort Saint-Jean par les Américains en 1775, soutenu un pan d'édifice, sauvant de l'écrasement plusieurs de ses hommes. On le savait également capable de terrasser d'une main les fiers-à-bras de toutes provenances.

Le grand Voyer, Antoine de son prénom, était né à Montréal le 23 mars 1782. On le disait « haut de 6 pieds 4 pouces, sec, mais fortement membré ». Le grand Voyer avait acquis sa réputation de *boulé* en rossant des soldats anglais dans différents secteurs du Vieux-Montréal, au marché qui occupait jadis la place Jacques-Cartier d'aujourd'hui et au coin des rues Saint-Laurent, Mignonne et autres. Dans les buvettes de Montréal, le nom d'Antoine Voyer était synonyme de sang-froid, de courage et de force.

L'autre colosse de 6 pieds et 4 pouces, à quelques lignes près, était le légendaire Joseph Montferrand, né à Montréal le 26 octobre 1802. Les anecdotes couraient à son sujet, vantant la force de son coup de poing, la souplesse de ses jambes, certifiant qu'il pouvait laisser la marque de ses semelles au plafond de toutes les buvettes, la puissance de ses bras grâce à laquelle il maniait des cages de madriers avec la force de vingt hommes. Mais ce qui fit de Montferrand le héros de son peuple se passa en 1829, à l'extrémité du pont qui enjambait la rivière des Outaouais. La légende parlait de plus de cent cinquante *shiners*, des orangistes, qui se seraient mis en embuscade près du pont et qu'il mit en déroute.

Si Pierre Cyr père avait entendu des récits acadiens de la bouche de son père, Pierre-Paul Sire, le jeune Pierre Cyr se fit surtout raconter les exploits des rois de la force de la défunte Nouvelle-France et il en fut profondément marqué. Tellement qu'il devint lui-même le *boulé* de Saint-Cyprien. Soixante-quinze ans plus tard, dans les mémoires qu'il dicta au journaliste de *La Presse* Septime Laferrière, Louis Cyr dira de son grand-père :

*À notre foyer de cultivateurs, dans toute la paroisse de Saint-Cyprien, il [Pierre Cyr] s'était fait une large place. C'était un bully. Le gros Trudeau, le forgeron des côtes, dont tous les anciens, j'en suis certain, se rappellent encore le nom, était le seul qui pût lui faire face. Il mesurait six pieds un pouce, et Trudeau, lui, avait encore au moins deux pouces de plus.*

Dans ce même récit qu'il fit de son enfance, Louis Cyr qualifia son grand-père Pierre de « batailleur ». Il se souviendra surtout que vers ses soixante-douze ans, Pierre Cyr administra une « maîtresse raclée à trois Anglais qui avaient voulu agir en matamores chez lui ». Mais Louis Cyr mentionna surtout que les « lauriers de Trudeau » empêchaient son grand-père de dormir. « Souvent il m'en parlait, en me recommandant, comme à un grand garçon, le secret absolu », évoqua Louis Cyr, ajoutant : « Le dimanche, quand il me conduisait, par la main, à la grand'messe, il me le montrait du doigt : ça c'est un homme. » Si le grand-père, Pierre Cyr, devint en quelque sorte le premier maître de Louis, Joseph Trudeau, le forgeron de Saint-Cyprien, devint son unique modèle. On parlait de lui volontiers comme de l'homme le plus fort des comtés de Saint-Jean et de Napierville, en fait de toutes les seigneuries du Haut-Richelieu.

Connu pour sa grande force et sa formidable stature qui lui valut le surnom de gros Trudeau, Joseph Trudeau devint un des plus éminents citoyens du Haut-Richelieu et un véritable héros de Napierville. Né à Saint-Mathias-de-Rouville

le 26 août 1811, il s'installa comme forgeron au village de Napierville vers 1830 et devint rapidement propriétaire de quatre lots sur la Pointe-à-Trottier, du côté nord-est de la rue de l'Acadie, non loin de la terre de la chapelle-presbytère, site de la future grande église de Saint-Cyprien. Quelques années plus tard, âgé de moins de trente ans, il se mêla résolument aux activités des rébellions de 1837-1838, devenant capitaine au grand camp de Napierville et jouant un rôle prépondérant lors de la bataille d'Odelltown, le 9 novembre 1838. Plus tard, entre les années 1850 et 1860, il sera tour à tour commissaire d'école de Saint-Cyprien, septième président de la commission scolaire, et pendant quatre ans marguillier de la paroisse.

Louis Cyr racontera que son grand-père Pierre apostrophait souvent Trudeau en ces termes : « Je sais que tu es plus fort que moi, mais au coup de poing je ne te crains pas. » Il ajoutera que Trudeau « se contentait de sourire sans jamais relever le défi ». Louis Cyr dira toutefois : « Moi, alors, je n'avais d'yeux que pour Trudeau », en parlant du temps où, à la porte de l'église, il le voyait entrer, attendu que Joseph Trudeau était déjà dans la cinquantaine avancée.

\*

Les temps allaient bientôt changer. Des bouleversements politiques et sociaux allaient mettre à l'épreuve toute la population du Bas-Canada, et les familles de cultivateurs de la seigneurie de Léry ne seraient pas épargnées. Entre 1820 et 1835, de grandes vagues d'immigrants, en majorité des Écossais et des Irlandais, traversèrent l'Atlantique pour venir s'établir dans la grande colonie britannique au nord des États-Unis. Avec eux arrivèrent les épidémies, de typhus d'abord, appelée « fièvre des navires », de variole ensuite, et en 1832 de choléra.

Mais, plus grave encore pour ceux qui, comme les Cyr père et fils, disposaient de moins de 100 arpents de bonne terre, l'agriculture allait être fragilisée par la saturation de l'espace cultivable causée par l'occupation presque sauvage des concessions. Rapidement, l'épuisement des sols

couplé à de mauvaises conditions climatiques et à des dommages causés par nombre d'insectes aura des conséquences néfastes. À tel point qu'à partir de 1831 les récoltes, de blé par exemple, connaîtront le déclin. Les grandes fermes parvenaient à répondre à de nouvelles demandes : la nourriture pour les chevaux, l'élevage de cheptels plus imposants, la production de beurre, de fromage, entre autres. Mais les petits propriétaires terriens possédant des lots de 4 hectares et moins devenaient incapables de faire vivre convenablement une famille moyenne. La bougeotte commençait à gagner les campagnes.

Pierre Cyr et Euphrosine Girard auront treize enfants, dont le premier décédera à deux mois et le cinquième, mort nouveau-né, ne sera qu'ondoyé. Mais il n'y avait encore eu que deux naissances chez les Cyr lorsque la seigneurie de Léry subit l'onde de choc déclenchée, le 6 mars 1837, dans un débat relatif aux affaires du Canada aux Communes de Londres : les dix résolutions de Lord Russell. À Montréal, le 5 septembre 1837, furent jetées les bases d'une société qui prit le nom de Fils de la liberté. Il y eut des levées d'armes. Le Bas-Canada se divisa en patriotes, en loyalistes, en neutres et en délateurs. L'armée britannique mobilisa des troupes. En novembre, les premiers combats se déroulèrent à Saint-Denis, sur les rives du Richelieu. Il y eut les grands discours de Papineau, puis la « déclaration d'indépendance » du Dr Robert Nelson. Une société secrète, Les Frères chasseurs, fut constituée. On conçut des plans, on arma des hommes. En octobre 1838, les patriotes devaient entrer par le comté de L'Acadie et attaquer Saint-Jean. Saint-Cyprien et le village de Napierville devenaient le foyer de l'insurrection.

La base paysanne fut ébranlée. L'évêque de Montréal, Mgr Lartigue, prêcha la soumission et, donc, la presque totalité du clergé du Bas-Canada obtempéra. La rébellion fut un échec qui marqua particulièrement le Haut-Richelieu. Le Dr Robert Nelson avait proclamé l'établissement provisoire de la république du Bas-Canada depuis la place du marché, au cœur du village de Napierville, le 4 novembre 1838, devant près de mille patriotes armés. Quatre jours plus tard,



ce fut la défaite de Lacolle. La répression de Colborne commença le 10 novembre. Le village de Napierville fut occupé par les troupes britanniques. Plusieurs maisons furent pillées et incendiées. Cent trente-deux citoyens de Saint-Cyprien furent identifiés comme patriotes du camp de Napierville. Un grand nombre furent exilés en Australie, d'autres perdirent le droit aux indemnités. Les conséquences furent telles, en tensions, en haine, en appauvrissement, qu'il faudra des années pour rétablir un climat social convenable. Dans certains cas, le clergé avait été jusqu'à « brandir la menace de la privation des sacrements et le refus d'enterrer en sol béni les Patriotes morts les armes à la main ».

C'est au lendemain de ce triste épisode que fut baptisé, dans la chapelle où s'était marié son père, Pierre Cyr, troisième du nom et septième de la descendance de Jean Sire, le 29 mars 1839. Durant cette même année fut publié à Londres le rapport de Lord Durham, conseiller, entre autres mesures, d'angliciser les Canadiens français. En 1840, le gouvernement britannique sanctionna l'Acte d'Union, qui décrétait l'anglais comme seule langue officielle du nouveau Canada-Uni.

## CHAPITRE 3

### Cyprien Noé Cyr

Le soulèvement populaire des années 1837-1838 avait eu pour conséquence, entre autres, l'introduction du régime municipal au Bas-Canada. Le 15 avril 1841, le district municipal de Saint-Jean fut créé avec pour chef-lieu le village de Saint-Jean. En vertu de cette même proclamation, la paroisse Saint-Cyprien-de-Léry fut représentée au sein de cette institution par deux conseillers. Cela dura jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1845, alors que furent établies trois cent vingt et une municipalités locales dans le Bas-Canada, dont celle de la paroisse Saint-Cyprien.

Pierre Cyr, le deuxième du nom, avait quarante-sept ans lorsqu'il devint conseiller de l'administration municipale de Saint-Cyprien, alors que Julien Grégoire fut élu maire, le 30 juillet 1855, en remplacement de Loop Odell. Ce fut la seule charge publique que l'on connut en trois générations de Cyr.

Le 2 octobre 1860, Pierre Cyr, troisième du nom, épousa Philomène Berger dit Véronneau, fille de Léon Berger-Véronneau et de Catherine Lemelin, dans la grande église Saint-Cyprien du village de Napierville. Baptisée le 15 janvier 1844, Philomène Berger, âgée seulement de seize ans lors de son

mariage, était la huitième d'une famille de quinze enfants, dont plusieurs étaient décédés en bas âge. Son père, Léon Berger, établi à Saint-Cyprien depuis une trentaine d'années, passait pour un propriétaire terrien assez prospère. Les trois lots qu'il possédait dans le rang du Vuide faisaient quelque 400 arpents et valaient près de 3 500 dollars. C'était un peu moins que les terres du maire Julien Grégoire, mais pratiquement quatre fois plus que le patrimoine foncier des Cyr. Le 24 décembre 1860, Pierre Cyr devint à son tour propriétaire. Quelques heures avant la messe de minuit, il se présenta devant le notaire Antoine MÉRIZZI et signa l'acte de propriété d'une terre que lui vendait Isaac Pinsonneault. Une partie d'un lot situé sur le chemin de Burtonville, au nord-est, « mesurant deux arpents de front par vingt-huit arpents de profondeur, avec maison, grange, étable, puits et autres bâtiments dessus construits », au nord de Pierre Palin, son premier voisin, et au sud de Narcisse Létourneau, son autre voisin.

\*

Pierre Cyr était un homme peu loquace. Jusque-là, il n'avait guère franchi les limites des terres appartenant aux Cyr, son père et son grand-père, ce dernier âgé de soixante-dix-sept ans et toujours vigoureux. Établi à peine à 2 kilomètres de la ferme paternelle, Pierre Cyr et sa très jeune épouse peinaient pour payer le dû des 56 arpents dont le rendement laissait déjà à désirer. N'étant pas intéressé par la chose publique, Pierre Cyr n'entendait que ce qui se disait sur le perron de l'église, propos du curé, de quelques notables et commerçants du village de Napierville. Le monde des cultivateurs cantonnés dans les rangs et les faubourgs tournait presque exclusivement autour des réalités paroissiales. Ici et là s'ajoutaient, avec les habituelles exagérations, les récits de quelques voyageurs de passage en direction de la frontière américaine.

Le petit monde de Pierre Cyr et de Philomène Berger s'inscrivait dans une logique de fatalité. Naissances nombreuses,

morts encore plus nombreuses. Du ber au cimetière, la vie tenait au recommencement quotidien d'un labeur sanctifié. La terre paternelle était sans cesse à réapprivoiser, le ventre de cette dernière ne livrant qu'une fois sur deux ce qu'on y semait à la sueur des fronts. L'alphabet, la grammaire, l'arithmétique restaient des mystères. L'école du village ou du rang semblait un mal nécessaire qu'on fréquentait peu et mal. L'adage selon lequel « les enfants des cultivateurs n'avaient pas besoin d'instruction puisque savoir lire ne rendait pas plus habile au maniement de la charrue » semblait partagé par la majorité. Le clergé voyait à tout et commandait partout, sans droit de récrimination. Hors du confessionnal, point de salut. La femme était asservie à une cause sacrée : la revanche des berceaux. « Mariées à quatorze ans, elles étaient mères à quinze, puis elles l'étaient de nouveau tous les dix-huit mois, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans », écrivait en ce temps Napoléon Bourassa.

À Saint-Cyprien comme dans toutes les communautés paysannes du Bas-Canada, les conséquences imminentes du trop-plein des campagnes échappaient aux cultivateurs, c'est-à-dire à près de 80 % de la population francophone. Ils ignoraient qu'en 1850 un comité spécial constitué pour cerner les problèmes agricoles avait dressé un constat affligeant et alarmant : les sols étaient épuisés par l'absence d'engrais, la faiblesse du drainage et la pratique de la jachère au détriment de techniques élaborées d'assolement et de rotation des cultures. On ne lisait pas de journaux dans les rangs ou alors on entendait, des mois plus tard, les échos de quelque événement. *La Minerve* avait sonné l'alarme dès 1846.

Le propos annonçait une crise majeure qu'allaient provoquer les à-coups de l'industrialisation et de l'urbanisation galopantes. Commencèrent alors deux exodes : un premier vers les industries de Montréal, un second, d'une ampleur catastrophique, vers la Nouvelle-Angleterre.

Pourtant, les nouvelles en provenance de Montréal étaient mauvaises. On y était encore plus pauvre que dans les campagnes. Pour la population du Haut-Richelieu, Montréal n'était donc pas la solution. Le courant du trop-plein agricole

se dirigeait plus naturellement vers les États-Unis, dont la frontière était à quelques kilomètres des villages de L'Acadie, de Napierville et de Lacolle. L'exploitation forestière attirait d'abord sur une base saisonnière. Un exil temporaire qui ne cessait, d'année en année à partir de 1840, de se prolonger au point de marquer le début d'une assimilation. À l'attrait des travaux en forêt s'ajoutait celui des industries du coton, si bien qu'entre 1840 et 1860 près de soixante-dix mille Canadiens français avaient emprunté la voie du nord-est des États-Unis, vers le Maine, le New Hampshire, le Vermont, le Rhode Island, le Connecticut et le Massachusetts. Et ce n'était que le début.

\*

Autour de la table, réunis en conseil de famille, trois générations de Cyr avaient discuté de la possibilité pour Pierre, le plus jeune, de « s'essayer aux États ». Ce fut le plus ancien qui trancha : un non catégorique. L'héritage acadien de la survivance n'admettait pas un déracinement, quoi qu'en disaient ceux des paroisses voisines qui avaient déjà tenté l'aventure. Le doyen des Cyr tenait à ce que l'on s'agrippât à tout prix au sol natal afin de préserver les liens familiaux et les solidarités paroissiales. Ce que firent Pierre Cyr et sa Philomène sur leurs quelques arpents de terre en bordure du chemin de Burtonville.

Le 6 septembre 1853 s'était révélé un grand jour pour les paroissiens de Saint-Cyprien. Charles-François-Calixte Morrison, qui fut tour à tour premier curé de Saint-Bernard-de-Lacolle, curé de Saint-Valentin, missionnaire à Champlain, Perry's Mills et Mooerstown dans l'État de New York, était devenu curé de Saint-Cyprien. De souche écossaise, convoité par plusieurs évêques pour s'occuper de leurs œuvres, parfaitement bilingue, le curé Morrison allait exercer une profonde influence sur ses ouailles pendant vingt-trois ans. C'est lui qui prit l'initiative d'amener les sœurs de Sainte-Anne au village de Napierville, de les loger au presbytère le temps que l'ancienne chapelle fût aménagée en couvent. C'était en

septembre 1857. Quatre ans plus tard, le 27 octobre 1861, il baptisa le premier enfant de Pierre et Philomène Cyr, une fille qu'ils prénommèrent Marie Améline.

Le 10 octobre 1863, Philomène Cyr donnait naissance à un deuxième enfant, un premier garçon. Le lendemain, le curé Morrison le baptisait des prénoms Cyprien Noé. Léon Berger, père de Philomène Cyr, et Euphrosine Girard, mère de Pierre Cyr, furent choisis comme parrain et marraine du nouveau-né. Le curé Morrison nota au registre des baptêmes de la paroisse Saint-Cyprien que les parrain et marraine ne savaient pas signer. Pierre Cyr y avait apposé une signature laborieuse à côté de celle du curé Morrison.

Dans ses *Mémoires*, Louis Cyr disait se rappeler que sa grand-mère Girard « était une toute petite femme qui aimait répéter que les cloches de la nouvelle église de Saint-Cyprien avaient été étrennées lors de mon baptême : c'était sa façon d'être fière du *gros* Louis ». Il racontait aussi : « On m'avait dit que mon premier record a été de peser dix-huit livres en venant au monde. » Une part de légende se profilait déjà.

\*

Le prodige ne se révéla pas dès le berceau. Quoique bien portant, Cyprien Noé n'était qu'une bouche de plus à nourrir, alors que Pierre et Philomène Cyr continuaient de s'échiner dans les champs, la grange et l'étable. La femme autant sinon plus que le mari, car Philomène Berger-Véronneau était le prototype de la « femme forte de l'évangile » du haut de ses 5 pieds et 9 pouces et pesant presque 250 livres, « tout en bras et en cœur », devait se souvenir beaucoup plus tard Louis Cyr. « Je me souviens très bien l'avoir vue, elle, faucher à force de bras et exécuter les travaux de la ferme avec le courage et la vigueur d'un homme robuste. Quand venait le temps de la récolte, c'était elle qui recevait, dans le hangar, les sacs de grains, qu'elle soulevait sans effort au-dessus de sa tête, pour les jeter dans les bras de mon père placé au haut de l'échelle. »

La terre rendait peu et les Cyr avaient de la peine à joindre les deux bouts. Le 8 septembre 1864, alors que Cyprien Noé n'avait pas encore fait ses premiers pas, Pierre Cyr acheta, moyennant des considérations futures, un petit lot de 1 arpent de front sur 10 de profondeur, du côté ouest du chemin de Burtonville. Le 25 mars 1865 naquit une deuxième fille, Marie-Joséphine, que la mort réclama à peine six mois plus tard. Elle fut inhumée le 1<sup>er</sup> octobre de la même année. À la douleur de la perte d'un enfant succéda la joie d'une nouvelle naissance, encore une fille, qu'on baptisa Marie Malvina le 19 avril 1866. Plus tard, elle se fera parfois appeler Alphonsine.

Pierre Cyr se présenta à nouveau à l'office du notaire Antoine Mérizzi. Cette fois, c'était pour vendre les deux terres, d'une superficie totale de 66 arpents, à Narcisse Mailoux, déjà propriétaire d'un lot de la cinquième concession. La vente fut notariée le 23 novembre 1866 et Pierre Cyr reçut en acompte un montant de 350 dollars, soit l'équivalent de ce qu'il avait réussi à payer durant les six ans où il en avait été propriétaire. C'était à peine le dixième de la valeur foncière des deux lots. Le reste du montant lui sera versé, par tranches, au cours des dix années suivantes.

De propriétaire qu'il était, Pierre Cyr devint journalier. Pendant presque quatre ans, avec Philomène et leurs trois enfants en bas âge, ils furent les locataires d'une veuve de Sherrington, Mme Bourassa. Pierre Cyr recevra des gages de 80 dollars par année. Naîtront deux autres enfants, Pierre et Marie-Odile.

Ce n'était toutefois qu'une question de temps avant que l'impact des mauvaises récoltes et le manque de ressources du petit cultivateur ne viennent à bout de sa foi et de son espérance. Depuis bientôt dix ans, la Grand Trunk Railway, mieux connue sous le nom de Grand Tronc, ajoutait des milles à ses rails.

L'exode des campagnes s'accélérait, par route, mais surtout par train. « Il ne se passe guère une journée sans que l'on voie des familles entières s'embarquer pour les États-Unis », écrivait l'abbé Jean-Baptiste Chartier, agent de colonisation.

Les bouleversements du secteur agricole se répercutaient sur les petits propriétaires terriens et leurs journaliers. Il n'y avait de place et d'espoir que pour les grandes fermes, capables de moderniser leurs exploitations, d'augmenter la superficie de leurs terres, d'accroître leurs troupeaux, de se procurer un outillage et des instruments mécanisés coûteux.

Pierre Cyr et sa petite famille vivaient un futur antérieur. Dix ans après leur mariage, avec cinq enfants en bas âge, le couple revenait s'établir sur une terre ayant appartenu au patrimoine foncier des Cyr dans la deuxième concession de la 2<sup>e</sup> Grande Ligne, à la limite des paroisses Saint-Valentin et Saint-Cyprien, à environ 2 milles au sud de leur premier habitat. Une fois de plus, ils reprirent le travail du champ, à la charrue, à la pioche, à la pelle, remplis d'espérance et les goussets vides.

Au village de Napierville, cœur de la paroisse Saint-Cyprien, le dynamisme du curé Morrison marquait la communauté religieuse. Le presbytère était maintenant une construction imposante, sur deux étages, toute de briques, avec de grandes fenêtres et quatre hautes cheminées. Plusieurs mouvements de piété avaient vu le jour : la Congrégation des enfants de Marie, la Confrérie du Saint-Scapulaire, la Confrérie de la Sainte-Famille, la Confrérie du scapulaire de l'Immaculée Conception, l'Apostolat de la prière.

Ce fut avec une certaine appréhension que Pierre Cyr vit plusieurs de ses voisins louer et même vendre leurs terres pour aller tenter l'aventure en Nouvelle-Angleterre. Le conseil de famille des Cyr, le grand-père et le père, continuait de s'opposer à l'idée. D'ailleurs, une voix s'était élevée, celle du curé de Saint-Bernard-de-Lacolle, Antoine Labelle. Avouant avoir été lui-même tenté par un exil volontaire aux États-Unis, il avait plutôt pris conscience de ce qu'il appelait « un chancre qui nous dévore parce qu'elle [l'émigration] affaiblit son peuple en en diminuant le nombre sensiblement et en réduisant ceux qui partent à l'état de prolétaires en instance de colonisation ». Pour le curé Labelle, l'émigration vers les États-Unis « allait vider les paroisses rurales au Québec et compromettre jusqu'à la survie du peuple



franco-catholique si l'hémorragie n'était pas stoppée ». L'imposant ecclésiastique dut renoncer à la cure de Lacolle en raison de problèmes financiers et Mgr Bourget lui confia dès lors une cure prospère, celle de Saint-Jérôme. C'est de là qu'Antoine Labelle entreprit de vaincre l'émigration en ouvrant les terres incultes du Nord, les Pays-d'en-Haut.

Dans ce nouvel ordre économique et social de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il semblait clair que les cultivateurs, du moins la grande majorité d'entre eux, illettrés pour la plupart, étaient laissés pour compte. Les implantations commerciales et industrielles étaient pour l'essentiel le fait des anglophones. Et cela valait pour la langue des affaires, celle des transactions et des productions, donc la langue des patrons, l'anglais, d'autant que la « technologie » était presque exclusivement d'origine britannique ou européenne. Dès lors, la langue française du peuple, déjà façonnée par les régionalismes d'origine française, les expressions acadiennes et certains emprunts à des formulations anglaises, allait subir un véritable assaut d'anglicismes, au point de faire reculer le français dans son ensemble. Les villes, Montréal et Québec, affichaient en anglais. L'élite et la bourgeoisie francophones s'évertuaient à parler en anglais. Presque tous les journaux imprimés dans le nouveau *dominion* étaient en anglais. Au fur et à mesure que le capitalisme pénétrait dans les campagnes, la langue anglaise l'accompagnait.

\*

L'enfance et l'adolescence de Cyprien Noé Cyr, entre 1870 et 1878, donc de l'âge de sept ans jusqu'à quinze ans, furent marquées par les récits de l'arrière-grand-père et du grand-père Cyr, par des prouesses physiques dignes d'un prodige de la force et par quelques regrets de n'avoir pas davantage investi d'efforts dans l'abécédaire d'un M. Martin, instituteur à l'école du village.

Cyprien Noé, deuxième enfant des Cyr, mais premier garçon d'une famille qui allait compter treize naissances entre 1861 et 1883, dont dix vivants, se vit très tôt comme le

« papa des garçons », ce qui à ses yeux n'était pas une mince affaire. Sa liturgie personnelle, il la tenait de la bouche de celui qu'il appelait affectueusement « mon grand-grand-père » et, plus tard, le « vieux, vieux Pierre Cyr ». C'est ce dernier, alors âgé de soixante-dix-sept ans, qui présidait les agapes des Cyr à la table de famille. Le même qui se plaisait à raconter comment les Cyr de toute la lignée avaient fui « les persécutions des Anglais, franchi à pied le trajet jusqu'à Québec, passé les nuits sous bois, chassé les ours à coups de bâton ». La réalité fut autre, nous le savons, mais pour Cyprien Noé plus particulièrement, ces récits à saveur légendaire forgèrent son culte de la force physique, quoiqu'il avouera, une fois adulte, qu'il « pouvait y avoir, dans toutes ces histoires d'aïeuls et de trisaïeuls, bien de bonnes blagues ». Une tradition orale donc, qui allait lier l'héritage reçu de parents et d'aïeuls, tous enfants des champs, à une future carrière tracée par la force physique. « C'est de ces bons vieillards que je tiens en grande partie l'héritage de ma force », dira Louis Cyr.

C'est de la bouche du « vieux, vieux Pierre Cyr » que le petit Cyprien Noé entendit nombre d'expressions tirées du vieux français, du patois acadien, du « canayen » du Haut-Richelieu et des anglicismes d'emprunt qui avaient tour à tour façonné la parlure de cet aïeul. Des mots comme *pétaque*, *barley*, *groceries*, *char*, *chelin*, *fleur*, *teapot*, *achaler*, *bâdrer*, *mouiller à sciaux*, *la rentrée des argens*, *le chiard*, *le barda*, *payer une visite*, *le bully*, des barbarismes et néologismes à profusion allaient imprégner le *French Canadian patois* qu'utilisera, sa vie durant, Louis Cyr.

Vers l'âge de sept ans, Cyprien Noé ressemblait déjà à un adolescent bien planté. Il pesait presque 100 livres et les voisins le regardaient d'un œil plutôt incrédule. C'est à peu près à cet âge qu'il avait vu le père Berger, son grand-père maternel, porter sur ses épaules sur une distance d'un arpent une poutre qu'aucun gaillard, parmi tous ceux qui participaient à une corvée volontaire, un « *bee* » selon l'expression de Louis Cyr, n'était parvenu à soulever. Tout comme il avait vu Philomène, sa mère, transporter à l'étagé supérieur

du logis, sur quelque vingt marches, un baril de farine de 218 livres. Louis Cyr expliquera : « Depuis longtemps, ma mère s' impatientait de se heurter toujours à ces barils que mon père se contentait de planter là, au pied de l'escalier. » Il mentionnera aussi que quatre des sœurs de sa mère étaient de force et de corpulence semblables à celles de Philomène et qu'un des frères de cette dernière, Narcisse Berger, exhibera ses talents athlétiques dans le Nebraska.

En un an, Cyprien Noé avait gagné 20 livres et commençait à s'attaquer à tous les objets lourds qu'il trouvait dans les bâtiments de la petite ferme. Il avouera beaucoup plus tard que les récits des exploits de fiers-à-bras des villages des environs, qu'il entendait en passant du temps sur les genoux des vieux Cyr, près du gros poêle à fourneau, le stimulaient. « Ma hâte était toujours assez vive de m'essayer un brin, après les dissertations des vieux sur les jeunesses de leur époque. » Ce qui fit de lui un « brise-fer » aux yeux de sa mère et l'organisateur du « vacarme » au milieu des autres enfants. Sévère – Louis Cyr dira « justement sévère » –, c'est à la *hart*, sorte de corde grossière servant à attacher les fagots, que Philomène Cyr recourait pour corriger le turbulent Cyprien Noé. « Ho ! La hart ! » étaient des mots dont Louis Cyr se souvenait bien clairement, en précisant dans ses *Mémoires* : « Plus d'une fois de vigoureuses corrections vinrent me forcer à modifier le programme. » Mais si la mère semblait désespérée à la vue de ce jeune colosse turbulent, elle qui ne suffisait plus aux tâches éducatives, ménagères et agricoles avec une naissance tous les seize mois, le grand-grand-père, au contraire, encourageait les manœuvres physiques de son arrière-petit-fils. Ainsi, Cyprien Noé s'attelait au moulin à battre portatif pour le tirer hors de la grange ou encore, plus souvent qu'autrement, renversait une chaise massive dans la cuisine, y entassait des bûches, puis tirait la charge sur le plancher de bois, en y hissant parfois son jeune frère Pierre, alors âgé d'à peine trois ans. « Je tirais et tirais encore, malgré les malices de ma mère me disant pour la centième fois : mais cesse donc de forcer, vieux pécot ! » dira Louis Cyr au journaliste de *La Presse* Septime Laferrière, trente-huit ans plus tard.

Pierre Cyr, le père de Cyprien Noé, était peu communicatif. Homme de devoir, certes, mais plutôt effacé, peu porté sur les défis et les prouesses. De taille moyenne, assez robuste pour s'attaquer à la rude tâche de cultivateur, il n'avait ni la stature et le bagout du plus vieux des Cyr, ni la réputation de boulé de son propre père. À propos de lui, Louis Cyr mentionnera : « Quand il était là, c'était chez nous la timidité et la réserve toutes naturelles en présence du maître de la maison. Par bonheur, assez souvent il disparaissait pour les labours des champs, les courses vers le marché de Saint-Jean où il allait écouler les produits de la ferme. » L'absence du père s'avérait une aubaine pour Cyprien Noé puisqu'il en profitait pour organiser le remue-ménage avec la complicité, la plupart du temps, du grand-grand-père, qui voyait certainement dans ce garçon corpulent un digne successeur.

Cyprien Noé avait huit ans. Un soir d'été, son père, qui faisait le décompte des bêtes revenues à l'étable, constata qu'il manquait un veau du printemps. Sans arrière-pensée aucune, il demanda au jeune garçon de le retrouver. Cyprien Noé retrouva l'animal embourbé dans un fossé, à bonne distance de la maison. Voyant que la bête était trop affaiblie pour même remuer, Cyprien Noé l'arracha du piège de boue, la hissa sur ses épaules et prit le chemin du retour ainsi chargé. « Je franchis tout d'une traite l'arpent et demi qui me sépare de la maison où, l'un portant l'autre, nous fîmes notre entrée sensationnelle, sous les yeux de mes parents ébahis. » Ce jour-là, Philomène Cyr sut que son premier fils avait hérité d'un don exceptionnel : la force. « Ma mère, de ce jour, eut des tendresses à part pour son *gros Louis* [Louis Cyr parle ainsi de lui-même en 1908, *n.d.a.*]. J'étais devenu le favori de la maisonnée. »

\*

En 1872, alors que Cyprien Noé allait avoir neuf ans, son père le fit asseoir en face de lui et passa ses doigts dans les cheveux de l'aîné des garçons, « une manière à lui de nous

caresser », selon Louis Cyr. Pour avoir entendu ses parents discuter avec gravité en mentionnant souvent le nom de M. Martin, Cyprien Noé savait déjà quel serait l'objet du sermon paternel. « Il est temps que tu fasses le grand garçon. Ta mère et moi avons décidé que tu commencerais dès lundi à aller à l'école. Ta sœur aînée t'y a devancé : il faut que tu sois aussi sage qu'elle. »

En fait, Marie Améline, l'aînée des enfants Cyr, avait commencé à fréquenter l'école des filles, située dans l'ancienne chapelle-presbytère du village et dirigée par les sœurs de Sainte-Anne, depuis presque deux ans. Rien pour impressionner Cyprien Noé, qui voyait plutôt sa liberté s'envoler. « J'allais être contraint d'aller tout banalement réciter du b.-a.ba, sous la férule du magister », confia-t-il au scribe de ses *Mémoires*. Le garçon était loin de se douter que le drame de l'analphabétisme marquait durement la province de Québec. Cette même année, la proportion d'illettrés parmi les francophones était deux fois plus élevée qu'en Nouvelle-Écosse (une partie de l'ancienne Acadie française) et presque quatre fois plus élevée que dans la province voisine, l'Ontario. Un retard qui allait menacer l'espace économique francophone pendant un demi-siècle et grossir les rangs de l'émigration vers les États-Unis.

Une école de rang, une cabane de bois plutôt, était située non loin de la ferme. Mais Pierre Cyr avait parlé de l'école du village, l'école de M. Martin, réservée aux garçons. Lorsqu'il n'y avait plus rien à faire aux champs, peu avant la première neige, c'était la coutume pour tous les fils de cultivateurs d'aller voir le « fameux » M. Martin, ou alors ce dernier rendait visite aux parents. La vue de sa mère s'activant à confectonner le complet « d'étoffe du pays qui devait être son principal ornement de rentrée scolaire » ne faisait qu'ajouter au cauchemar de Cyprien Noé.

L'école, le garçon la connaissait de vue puisqu'il passait tous les dimanches devant la grosse maison de pierre grise, grossièrement maçonnée, entourée d'une clôture basse en bois. Un seul arbre, un gros érable, se dressait en face des huit fenêtres de la façade donnant sur la rue. L'édifice,

qui datait pratiquement de cinquante ans, avait servi tantôt d'école mixte, tantôt de presbytère, avant de devenir à partir de 1857 une école réservée à l'éducation des garçons.

Quant au « fameux M. Martin », il s'agissait de Gilbert Martin, originaire de La Prairie et qui avait été élève de l'école Jacques-Cartier de Montréal, par conséquent un enseignant de première qualité. Lorsque Cyprien Noé fit sa connaissance, tard à l'automne de 1872, Gilbert Martin entamait sa onzième année comme instituteur à l'école des garçons de Napierville.

La première rencontre entre M. Martin et le jeune Cyprien Noé fit disparaître toutes les appréhensions du garçon. « Monsieur Martin me reçut à bras ouverts. C'était un bien digne homme, qui ne portait pas de lunettes, qui n'avait rien du pédagogue de mes cauchemars. En dépit de sa sévérité, ses élèves l'idolâtraient. C'était lui aussi un fervent de la force physique, et aux heures de récréation, il enseignait volontiers à ses bambins ce qu'on appelait le *tir au bâton*, ou bien encore la lutte à bras-le-corps telle qu'on la pratiquait à Saint-Cyprien. Ce furent celles de ses leçons que je goûtai le plus. »

Ce que des années plus tard Louis Cyr qualifiera de « manège de son père » durera à peine trois hivers. Trois courts sermons qui disaient en substance : « Demain tu iras à l'école de monsieur Martin » et, quatre mois plus tard : « Demain tu resteras ici, on va avoir besoin de toi pour la ferme... monsieur Martin m'a dit qu'il était content de toi. » En réalité, ce que Cyprien Noé réussissait de mieux à l'école, c'était faire mordre la poussière à tous les *géants* de la classe, peu importait leur âge, et surtout, tirer au poignet avec chaque volontaire. « Je les prenais deux à la fois, les mains liées avec un mouchoir. Ce n'était pas toujours pour les *renverser*, mais ma fierté de *bully* officiel me défendait de faire moins. »

Quant à l'apprentissage de l'alphabet et de quelques notions de géographie, Louis Cyr fit le constat suivant alors qu'il avait la jeune vingtaine : « On m'avait appris que les *recordmen* venus de l'autre côté [il parlait de l'Europe, *n.d.a.*] se trouvaient être pour la plupart des élèves des universités. C'est

pourquoi, une fois lancé dans la vie, je compris qu'un vide restait à combler dans mon existence : j'étais ignorant!... J'étais ignorant et je résolu de m'instruire, de refaire les heures perdues par ma faute à l'école de monsieur Martin... mes quarts d'heure auprès de lui ne furent guère assez longs, en dehors du *tir au bâton*, pour me permettre de surprendre tous les secrets de l'A-b-ab. »

Le 27 janvier 1873, on sonna le glas de l'église paroissiale de Saint-Cyprien. Toute la communauté prit le deuil. Le héros de Napierville, l'homme fort du comté, le réputé forgeron qui avait tour à tour été patriote, commissaire d'école, président de la commission scolaire et marguillier, Joseph Trudeau surnommé « le gros Trudeau », était inhumé dans le caveau de l'église. Une marque d'honneur selon une des plus anciennes traditions du christianisme. Il rejoignait les sépultures de huit anciens patriotes de 1837-1838, parmi lesquelles celle de Hubert Leblanc, dit Drossin, qu'on avait exilé en Australie durant sept ans. Pierre Cyr, le grand-père, regretta amèrement la disparition de l'homme qu'il respectait le plus. Cyprien Noé partagea sa peine.

Le 24 septembre 1874, Marie Améline fut confirmée de la main de Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque coadjuteur de Montréal, avec deux cent quatre-vingt-six autres adolescents de la paroisse. Cyprien Noé, qui avait commencé sa préparation grâce aux bons offices du vicaire de Saint-Cyprien, l'abbé Magloire Auclair, préférait engager ses 140 livres dans des corps à corps avec ses compagnons plutôt que d'assimiler les leçons de catéchisme. Ce ne fut que trois ans plus tard, le 25 juin 1877, qu'il reçut le sacrement de confirmation du même monseigneur, devenu depuis un an évêque de Montréal.

\*

Alors qu'il avait environ douze ans, Cyprien Noé commença à être fasciné par les chevaux. Il s'émerveillait devant les fortes bêtes à l'encolure et à la croupe épaisses, les chevaux carrossiers et les chevaux de trait, aptes à tirer des

charges pesant quatre fois leur poids. Il s'était familiarisé avec les boulonnais, les percherons, quelques ardennais, ainsi que des clydesdale et des shire, répandus dans les fermes de descendants écossais et irlandais. La force de la bête, Cyprien Noé l'éprouva lorsque pour la première fois il mit les mains sur les manchons de la charrue paternelle. Commença alors ce que Louis Cyr appellera beaucoup plus tard « la troisième période de mon enfance, celle de la vie aux champs ».

Quand son costaud de fils eut douze ans donc, et pour la dernière fois, Pierre Cyr lui fit son petit sermon : « Demain tu resteras ici, nous avons besoin de tes bras. » « Après l'A-B-C, ce fut la charrue », résuma Louis Cyr, ajoutant que son père était tout fier de le voir, à ses douze ans, « maître de la charrue ». Cette année 1875 marqua profondément Cyprien Noé : le grand-grand-père mourut début mai, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le garçon ressentit un vide qu'il put difficilement combler par la suite. La mort du doyen des Cyr réduisait au silence la mémoire des temps passés, si embellie et romancée fût-elle. Ce départ privait également le conseil de famille des Cyr de sa voix prépondérante. Ne restait que le grand-père, alors âgé de soixante-sept ans, pour faire valoir les arguments de sagesse et de prudence. Le 26 juin 1876, Léon Berger, le père de Philomène, fut inhumé à son tour. Peu de temps après, Narcisse Berger, un des aînés de la famille, se laissa tenter par l'aventure de la Nouvelle-Angleterre. Une autre Berger, Angéline, mariée à Simon Marchessault, suivit son exemple. Ils allaient grossir les rangs des quelque cent soixante-quinze mille migrants canadiens-français déjà établis outre-frontière, dont près de soixante-dix mille dans le seul État du Massachusetts. L'attrait de « la Marique », expression populaire par laquelle on désignait les États-Unis d'Amérique, devenait pratiquement irrésistible.

\*

Au domicile de Philomène Cyr, son « p'tit premier gars » avait atteint quatorze ans. Il pesait plus de 160 livres et avait la



stature d'un adulte robuste. De «vieux *pécot*», elle le surnommait maintenant «mon gros *pécot*». Son deuxième garçon, de cinq ans le cadet de Cyprien Noé, elle l'appelait «p'tit Pierre» en raison de sa taille. Le surnom allait lui rester. Ce Pierre Cyr, quatrième du nom en quatre générations, né le 18 février 1868, fut tour à tour le souffre-douleur, le complice, le délateur, le favori et le grand ami de son frère aîné. C'est p'tit Pierre qui assistait aux triomphes de Cyprien Noé, qui allait chez les voisins y lancer des défis et répandait la nouvelle des «exploits» de son grand frère. «Je tenais à avoir toujours Pierre à mes côtés pour assister à mes triomphes, ou même à mes défaites. Je voulais lui infuser un peu de combativité. Soupçonnai-je alors que plus tard mes leçons de bambin dussent porter leurs fruits, dans nos courses, à lui et à moi, de par le monde?» Le propos de Louis Cyr illustre bien l'amitié qui allait lier les deux hommes. Il ajoutera que sa mère ne cessait de répéter: «Tu es en train d'en faire un pareil à toi.» Quant aux corrections à la *hart*, Philomène ne dérogea pas à la tradition. Louis Cyr précisera que «Pierre, invariablement, à chacune des apostrophes de ma mère, avait dû mettre à son crédit quelques frasques méritant la correction que tant de fois j'avais goûtée moi-même».

Ce fut durant une des nombreuses absences de son père, parti au marché de Saint-Jean, que Cyprien Noé résolut de tenter son premier véritable tour de force, «celui qu'on appelait le *tour du cheval*». Louis Cyr décrit l'exploit en ces termes: «Il s'agissait de jeter un harnais sur le dos de la bête et d'accrocher au bout un timon auquel nous nous accrochions nous-mêmes des deux mains. Les pieds appuyés alors sur le seuil de la porte de l'écurie, nous lancions au cheval le hue! traditionnel qui le faisait s'élancer de l'avant. Il s'agissait pour nous de le retenir et de le faire même fléchir sur ses quatre jarrets.» Dorénavant, le test du cheval devenait indissociable de la carrière d'homme fort du futur Louis Cyr. Il en fit son «sport favori» pendant des mois, s'attaquant à des bêtes toujours plus fortes, surtout chez les voisins, jusqu'à devenir le seul à réussir l'exploit de retenir, pendant de longs intervalles, chaque cheval.

Au printemps de 1877, Philomène Cyr donna naissance à un cinquième garçon. Il fut baptisé dans la paroisse Saint-Valentin, par un caprice de frontières paroissiales, le 2 avril 1877. Avec Napoléon, les Cyr avaient maintenant dix enfants vivants. Moins d'un an plus tard, Philomène se retrouva enceinte pour une douzième fois.

\*

En 1878, la plupart des cultivateurs n'en pouvaient plus. Ils n'avaient pas les ressources pour mettre en valeur le terroir, réorienter les productions, transformer radicalement l'agriculture vivrière traditionnelle en industrie laitière. D'ailleurs, le nombre de fermes de plus de 4 hectares avait considérablement chuté, si bien qu'ils étaient exclus du réseau de beurreries et de fromageries qui se mettait en place pour répondre aux demandes du marché britannique. Jadis véritable grenier à blé du Bas-Canada, les fermes du Haut-Richelieu n'arrivaient plus à soutenir la concurrence des immenses terres à blé de l'Ouest américain. Le recul était dévastateur, puisqu'en dix ans la production des grandes cultures de blé, d'orge, d'avoine, de pois et de pommes de terre avait diminué du tiers. En ce temps de crise, ferment de la nouvelle saignée rurale, les cultivateurs aisés achetaient à profusion les exploitations de leurs voisins pour agrandir leurs champs, leurs cheptels, leurs récoltes de foin, dont la demande provenant des villes, des chantiers et des États-Unis était à la hausse.

Il n'y eut pas de conseil de famille cette fois lorsque Pierre Cyr prit la décision de partir en Nouvelle-Angleterre. Narcisse Berger, le frère de Philomène, leur avait dit que le pire des emplois dans une manufacture de textile valait bien les meilleures récoltes d'une ferme de Saint-Cyprien. L'affaire était entendue. Il ne restait à Pierre Cyr qu'à convenir avec ses voisins des conditions de location de sa terre.

À l'automne – Philomène était enceinte de presque huit mois –, Pierre Cyr se rendit une dernière fois au marché de Saint-Jean, avec un détour obligé par le moulin de

Saint-Athanase pour y faire moudre une bonne quantité de grain. Il avait décidé d’emmener Cyprien Noé avec lui, le jugeant « assez sérieux » pour faire le voyage. Louis Cyr se rappela que « ce fut une jubilation lorsque mon père me dit, un bon matin : fais-toi beau, tu viens au marché ». Sa mère, complice, avait déjà préparé ses « habits les plus neufs ».

Un grand moment pour Cyprien Noé, dont les connaissances en géographie se limitaient aux tracés des rangs menant au village, chez son grand-père ou à 1 mille de là, chez son cousin Bourgeois. Quoique, plus tard, Louis Cyr crut se souvenir qu’il avait accompagné son père à Montréal alors qu’il avait environ sept ans.

Ce fut lors de cette dernière expédition de cultivateur que Cyprien Noé mérita l’admiration de son père, qui allait, quelques années plus tard, se muer en véritable culte. Lors de l’arrêt au moulin de Saint-Athanase, Pierre Cyr entendit des habitués du coin parier sur les possibilités qu’un homme puisse « charrier douze minots de grain d’un coup » sur le dos. Or, un certain Vital Guérin, fier-à-bras et *boulé* du comté, était réputé charrier 15 minots de grain (environ 900 livres anglaises) sur le dos. Selon Louis Cyr, son père lui avait demandé s’il était capable et d’*adon* pour forcer un peu « pour me faire plaisir », ce à quoi le garçon avait répondu : « Comme de raison. » Pierre Cyr aurait alors proposé ceci : « Je vais vous amener une jeunesse qui n’a pas encore ses quinze ans et qui va vous porter ses quinze minots comme pas un seul d’entre vous autres. Y en a-t-il qui veulent parier ? » On avait proposé que si Cyprien Noé parvenait à déplacer 15 minots de grain entassés sur une porte d’écurie placée sur son dos, on donnerait le tout aux Cyr. Ce que réalisa l’adolescent en déplaçant la charge sur 15 pieds.

Sur le chemin du retour, le père et le fils furent par hasard les témoins d’une joute de force improvisée entre quelques fiers-à-bras. Il s’agissait pour eux d’essayer de soulever, par la flèche, une « voiture de Saint-Jean », sorte de véhicule monté sur une structure de fer et que seuls les cultivateurs à l’aise financièrement pouvaient se procurer. On laissait savoir à

la ronde que la voiture et son contenu pesaient dans les 1 100 livres. Louis Cyr décrit plus tard l'événement : « J'arrachai tout d'une pièce le fardeau. J'avais mis dans mon effort des énergies que je n'avais pas connues encore ; rien ne vivait plus autour de moi, je serais mort sur place plutôt que de m'avouer vaincu. Je ne réalisai même pas que j'avais réussi. »

De ce jour-là jusqu'au décès de Pierre Cyr, les rapports entre le père et Cyprien Noé changèrent du tout au tout. Il était déjà le « gros *pécot* », favori de Philomène. Il devenait maintenant un camarade pour son père, suprême honneur paternel. À la grande table du foyer, Cyprien Noé était traité en homme.

Son grand-père entendit très vite le récit peu banal des premiers exploits de son petit-fils préféré, autant dire son orgueil. « Tu es le meilleur des Cyr, continue mon jeune homme, ne prends jamais de boisson et tu iras loin », telles furent les paroles dont se souvint Louis Cyr, les dernières peut-être du septuagénaire avant le départ pour « les États ».

« Nous partons pour Lowell », avait annoncé Pierre Cyr à toute la famille, alors que Philomène était sur le point d'accoucher. Il restait quelques jours avant cette naissance, le temps de préparer le grand déménagement et de faire quelques adieux.

Le 10 octobre 1878, Cyprien Noé eut quinze ans. Le 1<sup>er</sup> novembre suivant, Philomène accoucha d'un garçon. Il fut baptisé le lendemain du prénom de Joseph. Il ne vécut que dix-neuf jours et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Cyprien le 21 du même mois.

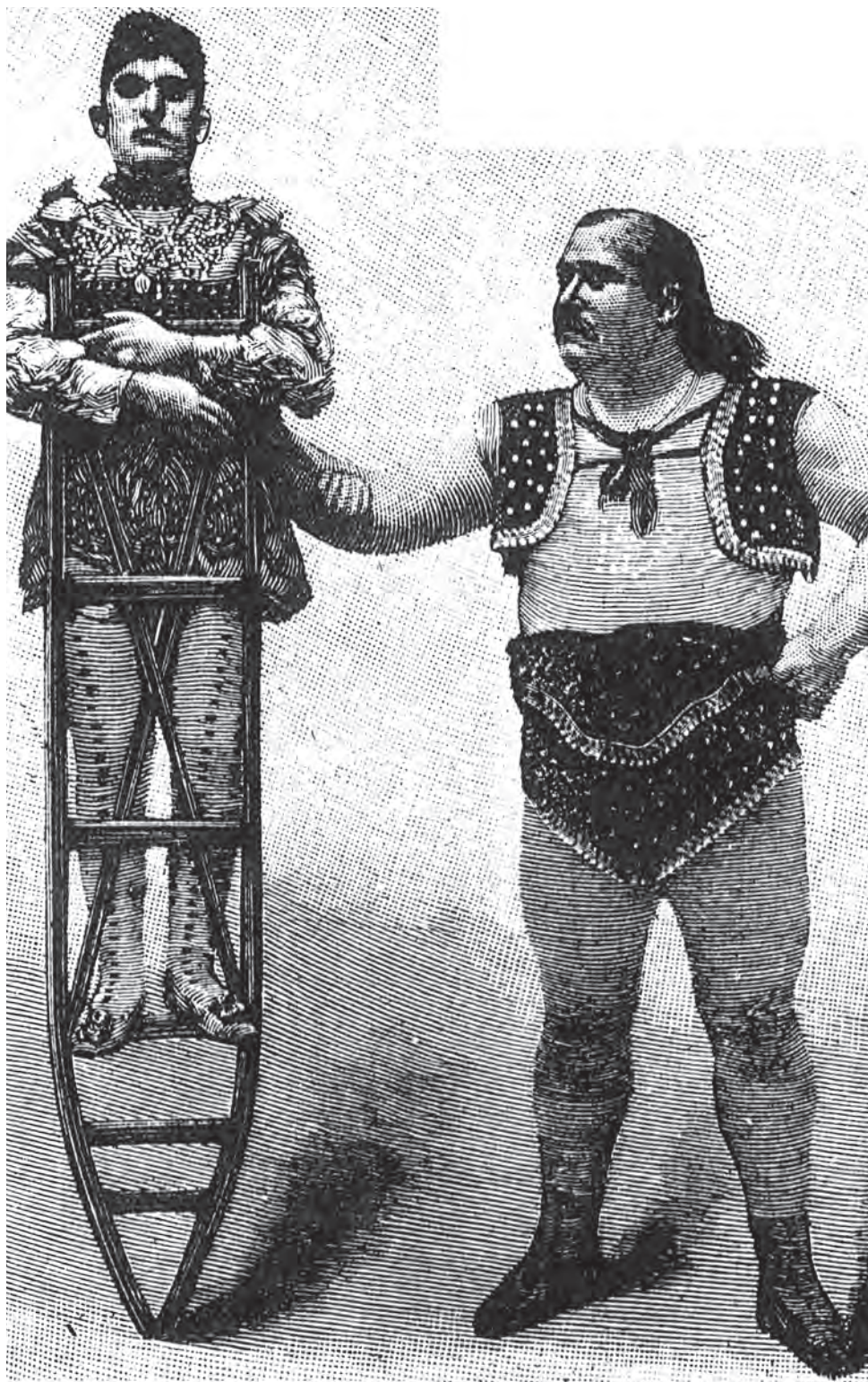
C'est en portant le deuil de leur douzième enfant que Pierre et Philomène Cyr, accompagnés de leurs dix enfants vivants, prirent la direction de Lowell, une communauté de l'État du Massachusetts.



Scène du quartier le Petit Canada à Lowell (Mass.), où demeuraient Louis Cyr et sa famille entre 1878 et 1881.



La première affiche mettant en vedette Louis Cyr dans des démonstrations de force à Lowell (Mass.).  
UQAM, SAGD, FONDS LOUIS-CYR



Louis Cyr et son épouse, Méline Comtois, dans le numéro de l'échelle mis au point pour la tournée du Nouveau-Brunswick au printemps de 1883.  
UQAM, SAGD, FONDS LOUIS-CYR



Le 25 avril 1891, la *National Police Gazette* de New York consacre sa une à Louis Cyr et lance sa carrière aux États-Unis.

UQAM, SAGD, FONDS LOUIS-CYR



La première illustration du *back lift* avec un fardeau humain. Louis Cyr fut le pionnier de cette épreuve de force, qu'il répétera près de deux mille fois durant sa carrière. L'illustration fut publiée dans l'édition de la *National Police Gazette* le samedi 25 avril 1891.

UQAM, SAGD, FONDS LOUIS-CYR



Une paire de tréteaux ayant servi à Louis Cyr pour effectuer les soulevés dorsaux (*back lift*) entre 1895 et 1900. Chaque tréteau, en bois de chêne avec renforcement de métal et croix de Saint-André, pèse 8,5 kilos (19 livres), mesure 39 pouces de hauteur et 34,5 pouces de largeur, avec, à la base, un empattement de 15 pouces.

MUSÉE LOUIS-CYR, SAINT-JEAN-DE-MATHA  
PHOTO : PAUL OHL





Une rare photo de famille, vers 1893, dans le studio de J. O. Champagne, à Lowell (Mass.). La petite Émiliana, l'enfant unique des Cyr, est âgée d'environ six ans. Louis Cyr porte la médaille commémorative offerte par la Ville de Montréal, résultat d'une souscription publique.

150<sup>e</sup>  
ANNIVERSAIRE  
DE LA NAISSANCE  
DE  
LOUIS CYR

Afin de souligner dignement, en cette année 2013, le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Louis Cyr, les Éditions Libre Expression publient une édition spéciale, revue, corrigée et bonifiée, de la biographie de Louis Cyr parue en 2005.

Louis Cyr incarne toujours le mythe universel de la force, porteur d'une part de mystère et de démesure. De son vivant, il avait mérité le titre de l'Homme le plus fort du monde. Les experts d'aujourd'hui s'entendent pour le proclamer l'Homme le plus fort de tous les temps.

Le 1<sup>er</sup> octobre 2012, Antoine Bertrand, l'interprète de Louis Cyr, disait :

« Il fallait qu'on fasse un jour un film sur Louis Cyr. Je trouve que c'est important parce que Louis Cyr commande un devoir de mémoire. Pour ce qu'il a accompli, mais aussi pour ce que ses exploits représentent pour le Québec. Il a été le meilleur du monde à une époque où les Québécois étaient considérés comme des porteurs d'eau. Il a donné une première fierté au Québec. »



© HÉLÈNE LÉCLERC

L'auteur, Paul Ohl (à droite), en compagnie d'Antoine Bertrand (dans le rôle de Louis Cyr), sur le plateau de tournage du film, en octobre 2012.